

nant les habitants mêmes, qu'ils traînaient à leur suite la corde au cou. Ils apparaissaient ainsi jusque sous les murs de Byzance, où Anne, volontairement indifférente au sort de ses sujets, les recevait le mieux du monde, sans se soucier de cette foule de captifs, dont les cris lamentables montaient jusqu'au ciel. Qu'importait que les campagnes fussent incultes et désertes, que des milliers de Romains fussent massacrés ou vendus comme esclaves, si par là on faisait échec à Cantacuzène? Qu'importait qu'Étienne Douchan ravageât la Macédoine et poussât ses conquêtes jusqu'à Christopolis? c'étaient autant de places fortes qui n'appartiendraient pas à Cantacuzène. Sur ce point d'ailleurs, les deux partis n'avaient rien à se reprocher. Si Grégoras relève justement l'inhumanité, la dureté d'Anne de Savoie, la haine qu'elle semblait avoir pour son peuple, encore faut-il remarquer qu'elle était, comme il le dit, une étrangère. Et de quels noms qualifiera-t-on alors la conduite de Cantacuzène, qui n'agissait pas autrement que l'impératrice?

Pendant que se passaient ces choses, Anne de Savoie, au fond de son palais, se laissait gouverner par ses favoris. Avec l'appui du patriarche, Apokaukos était devenu le véritable maître de l'empire, et la régente, pour se délivrer l'esprit de tout souci, lui abandonnait volontiers le soin des affaires publiques. Le favori en profitait pour s'enrichir : de plus en plus il songeait à marier sa fille au jeune empereur; et bien que ses rivaux essayassent de le desservir auprès de la souveraine, il maintenait solide son influence au palais. Pourtant il était inquiet; il se sentait environné d'ennemis; quoiqu'il multipliât les précau-